



D 00 1/2



392







LES  
MOEURS  
DU TEMS,  
~~COMÉDIE~~  
EN UN ACTE.

LES

M O H U R S

U T M S

~~E I C A D I E~~

E R U N A C T E



Saurin, Bernard Joseph

# LES MOEURS

## DU TEMS,

## COMÉDIE.

### EN UN ACTE.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens François, le vingt-deux Décembre*

1760.



A A M S T E R D A M,

Chez M A R C M I C H E L R E Y,

M D C C L X I.

## NOMS DES PERSONNAGES.

GERONTE, riche Financier, pere ) *Mr. Preville.*  
de Julie.

LA COMTESSE, sœur de Géronte. *Mll. Dangeville.*

JULIE. *Mll. Hus.*

CIDALISE. *Mll. Preville.*

LE MARQUIS. *Mr. Belcourt.*

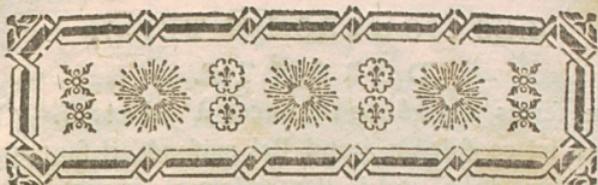
DORANTE. *Mr. Molet.*

DUMONT, Intendant du Marquis. *Mr. Dubois.*

FINETTE, Suivante de la Comtesse. *Mll. Gautier.*



*La Scene est à la Maison de campagne de Mr. Géronte.*



LES MOEURS  
DU TEMS,  
COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.  
CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

**M**AIS, Madame, concevez - vous quelque chose à ce changement? Géronte m'amène à sa maison de campagne; il me laisse espérer qu'il me donnera Julie; & lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, & je vois tout à craindre pour mon amour.

CIDALISE.

Monsieur le Baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

D O R A N T E.

Je ferois obligé de renoncer à Julie!... On donne ici ce soir un grand Bal masqué, il faut qu'à la faveur de ce Bal je l'entretienne, & que je sçache... Je suis au désespoir... Ah! ma chere Cidalise.

C I D A L I S E.

Plus j'y rêve & plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris: vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée: je l'ai bien vu.

D O R A N T E.

Que dites-vous, Madame? Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

C I D A L I S E.

Il est bien question de cela; croyez-vous que pour épouser cet *Enfant-là*, ce soit à elle qu'il importe de plaire?

D O R A N T E.

Eh! à qui donc, je vous prie?

C I D A L I S E.

A qui, Monsieur? A son pere; &, bien plus encore, à la Comtesse sa tante, qui gouverne tout ici, & mene par le nez son bon-homme de frere,

D O R A N T E.

Eh! Madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions...

C I D A L I S E.

*Politeffes.... attentions!* Cela suffit-il pour plaire aux gens? Ne sçavez-vous pas qu'il faut encore

en.

C O M E D I E. ?

entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridiculés, caresser leurs travers? Je vous avois pourtant bien mis au fait: je vous avois dît que le pere de Julie, riche Financier, faute d'esprit, se piquoit de bon-sens, qu'il se miroit sans-cesse dans son opulence, & croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du Monde; & hier, devant lui je vous vois avancer la belle these que le mérite & les talens sont préférables à la richesse; & vous lui soutenez en face cette absurdité: est-ce là se conduire?

D O R A N T E.

Mais, Madame, le contraire est si révoltant que...

C I D A L I S E.

Bon! révoltant!... On le sçait bien; mais est-ce là une raison?

D O R A N T E.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

C I D A L I S E.

Eh! dans quel monde avez-vous donc vécu? Cela s'apprend tout seul. Autre tort: Mr. Gêronte; sans faire cas des talens, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés; c'est son Barême en fait d'esprit, qui lui fournit des jugemens tout faits, & le met en état de parler à tort & à travers de tout ce qui paroît.

D O R A N T E.

Quoi! ce petit Monsieur, qui donne ses décisions pour des oracles?...

## CIDALISE.

Il est celui de Mr. Géronte, qu'il a pris pour le Héros de ses vers: on vous les montre ces vers, qui de Mr. Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'Etat, & vous n'applaudissez pas de toutes vos forces.

## DORANTE.

J'ai eu l'honnêteté de ne rien dire.

## CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la Comtesse.

## DORANTE.

En quoi donc?

## CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un Homme de qualité qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire; & surtout à médire de Monsieur son frere, qu'elle traite de petit Bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux: un autre que vous seroit parti de-là pour renchérir sur les médisances de la Comtesse, ou du-moins il y auroit applaudi: point du tout, vous osez la contredire, vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre; il n'y a pas jusqu'à son frere, dont vous vous établissez le protecteur; & ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frere, les gens de mérite & à talens,

vous

vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de Finance.

D O R A N T E.

Mais c'est que j'en connois de très-estimables, & que du ridicule de quelques-uns il n'en faut pas faire le ridicule de tous: aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer: une infinité de fots par nature, se font méchans par air. S'il faut médire pour plaire à la Comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité....

C I D A L I S E.

Oh! la probité! si c'étoit y manquer que de médire & même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, & il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, Monsieur: à quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent?

D O R A N T E.

Je sens bien que vous plaïsantez, Madame; mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis....

C I D A L I S E.

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoît pas?

D O R A N T E.

Fort bien; mais....

C I D A L I S E

Voyez le Marquis votre cousin: peut-on mieux prendre qu'il a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est Homme de Cour. Est-il avec la Com-

teffe, le mal qu'il dit du frere assaïonne les louanges qu'il donne à la sœur: il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste magnifique, & mesquin à la fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux & bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec Mr. Géronte; voilà une bonne tête, dit-il, en lui frappant sur l'épaule, vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle, vous avez fait votre chemin: qu'est-ce que tout l'esprit du monde au prix de ce bon-sens-là? Ma foi, près de vous & de vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont que des fots. Les gens comme vous, ajoute-t-il, sont bien nécessaires à un Etat; ils en sont le soutien & la ressource. Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de Province; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh! quel peut être son objet? Le Marquis vous aime, il a le bonheur de vous plaire: votre mariage est presque conclu,

CIDALISE.

Ah! Dorante, vous me voyez outrée contre lui, & je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, Madame! Le Marquis!... Il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même; s'il avoit

avoit des desseins sur Julie; non qu'il en soit amoureux; mais ce mariage rétablirait ses affaires, & payeroit ses dettes: ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

D O R A N T E.

Vous penseriez....

C I D A L I S E.

Je vous ai dit que la Comtesse avoit tout pouvoir sur son frere: si par hazard il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissemens, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon-homme.

D O R A N T E.

Eh bien! Madame....

C I D A L I S E.

Eh bien! Monsieur, je soupçonne que la Comtesse pour m'enlever le Marquis, lui fait épouser sa niece: la Comtesse n'est pas délicate....

D O R A N T E.

Quoi! cette femme qui vous accable d'amitié!...

C I D A L I S E.

J'en ai été quelque tems la dupe; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances, & qu'elle ne m'a engagé à venir ici avec elle, que pour approcher d'elle le Marquis: mettez-vous bien dans la tête, Baron, que les femmes ne s'aiment gueres, & qu'en particulier la Comtesse me hait.

D O R A N T E.

Mais ce Marquis, Madame, est-il possible que  
vous

vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractère? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas.

C I D A L I S E.

Ah, Dorante, que n'en puis-je douter! Vous avouerez je ma foiblesse? Je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui: persuadée qu'il m'aimoit, séduite par l'élégance même de ses ridicules, ses défauts ne me paroissent que des graces: je suis presque sûre que si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse: mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre: je crois quelquefois y être parvenue: il paroît; toutes ces idées s'effacent, mes réflexions s'évanouissent, je ne sens plus que mon amour pour lui: je suis désespérée.

D O R A N T E.

Ah! Madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis; & le Marquis....

C I D A L I S E.

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe!... Le Bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le Marquis & la Comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris... Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du-moins assuré du cœur de Julie?

D O R A N T E.

Je ne sçais: ma sottise timidité....

C I D A L I S E.

*Votre timidité, Dorante! Tenez, Monsieur, vous*  
avez

avez tout ce qu'il faut pour plaire; & avec cela le moindre fat est fait pour vous éclipser. *Votre timidité!* Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure: Julie sort du Couvent; c'est la nature encore dans toute sa simplicité... Mais je la vois qui vient vers nous; elle a un Livre à la main, & rêve profondément: tenez-vous un peu à l'écart.

## S C E N E I I.

CIDALISE, JULIE, DORANTE,  
*à l'écart.*

*Julie arrive en rêvant, tient un Livre ouvert, avec des yeux distraits, & vient se heurter contre Cidalise.*

J U L I E.

AH!... Quoi! Madame, c'est vous?

C I D A L I S E.

Oui, ma chere Enfant, c'est moi.

J U L I E.

Je ne vous avois en vérité pas vue, Madame.

C I D A L I S E.

Je le crois bien: vous rêviez si profondément; & je gagerois bien que ce n'étoit pas votre Livre qui vous faisoit rêver.

J U L I E.

Mon Livre!... je ne l'ai pas ouvert.... J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

C I.

C I D A L I S E.

Eh bien! ma chere Julie, fans sçavoir quel Livre c'est, je vous dirois bien moi de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

J U L I E.

Eh! de quoi donc, Madame?

C I D A L I S E.

Oh! de quoi? De la seule chose qui occupe les filles de votre âge: on ne voit, on n'entend qu'elle, on ne lit qu'elle, on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant & en y rêvant fans-cesse.

J U L I E.

Je ne vous entends pas, Madame.

C I D A L I S E.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

J U L I E.

Eh! mais... tenez, Madame, c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin.

C I D A L I S E.

Et vous un certain regard tendre... & je lis dans ce regard.

J U L I E, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, Madame?

C I D A L I S E.

J'y lis, Mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous faisoit rêver.

JU-

## C O M E D I E

## J U L I E.

Je rêvois au Marquis , Madame.

C I D A L I S E , *vivement.*

Au Marquis ! Vous plairoit-il , Mademoiselle ?

## J U L I E.

Oh ! non ; il se plaît tant à lui-même : mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui : c'est , m'a-t-elle dit, un homme qui n'époufera point sa femme pour l'aimer, & qui lui laissera toute la liberté qui convient. Je ne sçais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer ? Je n'entends point cela. Ma tante & moi, nous nous servons de la même langue, & la plupart du tems je ne l'entends pas : d'où vient cela, Madame ? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce Mr. le Marquis ; & voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

C I D A L I S E , *à part.*

Mes soupçons étoient fondés... (*Haut.*) Eh ! quel est votre dessein ?

## J U L I E.

Mais vous-même, Madame, vous êtes mon amie, que me conseillez-vous ?

C I D A L I S E.

Mais, Mademoiselle, c'est selon : si, par exemple, vous vouliez suivre la mode.

## J U L I E.

La mode ! Je sçais bien qu'il y en a une pour se coëffer, pour s'habiller ; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer ? Est-ce que le cœur suit la mode ?

CI-

15      LES MOEURS DU TÈMS;  
            CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh bien! cette mode-là ne me vaut rien: je sens que j'ai un cœur, moi!

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hem... Cet autre cœur ne feroit-il pas Dorante? Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

JULIE.

Je ne sçais, Madame; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... j'ai du plaisir à le voir... & si je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! Madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne fera pas comme le Marquis, pour ne pas m'aimer.

---

S C E N E III.

CIDALISE, JULIE, DORANTE.

DORANTE.

**N**ON, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie: je le jure à vos pieds.

JULIE.

Ah Ciel! Quoi! vous nous écoutiez, Dorante! Quoi! Madame, c'est vous...

CI-

CIDALISE, *ironiquement & gaiement.*

Je vous ai joué là un tour bien sanglant ; faites  
ma paix avec Mademoiselle, Dorante.

---

## S C E N E I V.

DORANTE, JULIE.

DORANTE

PARDONNEZ, Mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentimens : le véritable amour est toujours rempli de crainte : le mien n'a jamais osé s'expliquer, qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire. Ah! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour & de reconnoissance.

JULIE.

De la reconnoissance! Vous ne m'en devez point, Dorante : si je vous aime, je n'y ai point eu de part; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jettant à ses pieds.*

Ah! cette tendresse ingénue & naïve augmente encore mon amour & mon bonheur.

---

## S C E N E V.

DORANTE, JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *les surprenant.*

COURAGE, mon petit parent, il me semble que  
tes affaires ne vont pas mal.

B

JU-

JULIE, *faisant un cri, & se retirant.*

Ah!...

## DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

**V**ous voyez, Marquis, le plus heureux & le plus désespéré de tous les hommes: j'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie; mais son pere m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'allarmer: d'où naît ce changement? La Comtesse n'a rien de caché pour vous: elle a tout pouvoir sur son frere, vous avez tout crédit sur elle, & vous m'avez promis de me servir: d'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespere?

LE MARQUIS.

Oh! oh! Baron, tu prends un ton bien sérieux: il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne.

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer: Julie est à mes yeux un trésor inestimable; & prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

*Trésor inestimable! t'arracher la vie!* Voilà de grands mots, & ce ton pathétique que tu y joins... Sçais-tu qu'avec le titre suranné de Baron, tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait Gothique, & qu'il n'y a pas jusqu'aux

*Ej.*

*Especies* qui te trouveront très-ridicule ? Je te le dis en ami, mon pauvre Baron, très-ridicule.

D O R A N T E.

Eh ! par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc, l'amour....

L E M A R Q U I S.

*L'amour ! l'amour !* Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc une fois pour toutes, mon petit parent de Province, apprends donc les usages de ce Pays-ci : on épouse une femme, on vit avec une autre, & l'on n'aime que soi.

D O R A N T E.

Apprenez vous-même, Monsieur, qu'on ne doit point appeller usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles & autant de prétendus agréables, dont Moliere, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

L E M A R Q U I S.

Eh ! mais ton vieux Moliere, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses Pieces ?

D O R A N T E.

Oh ! non ; car du bon, du vrai comique la mode en est passée ; le rire est devenu Bourgeois : on raille, on persifle ; mais on ne rit point.

L E M A R Q U I S.

Mais, parbleu ! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste Baronnie pour nous montrer à vivre : je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas-là le moyen de réussir, sur-

tout auprès de la Comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse.

DORANTE.

Oh! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, & qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis: une femme charmante.

DORANTE.

A la bonne heure, Marquis; mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi, & qu'elle eût sur-tout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller; hier un grand Cavagnol, aujourd'hui un Bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon triste Baron?

DORANTE.

Comment! que m'importe?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui: on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller: eh bien! le mari va se coucher; il se trouve toujours quelqu'un de poli, qui empêche la femme d'être seule & de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, Marquis, vous êtes à la Cour, & vous avez le ton excellent: pour moi, qui renonce à l'un & à l'autre, j'espère que si ma femme avoit ce travers, je scaurois lui faire entendre raison.

LE

## LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme!... Eh bien! voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point!

## D O R A N T E.

Laissons ce persiflage, & revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres, gens légers & brillans, qui vous en piquez du moins, on ne peut rien suivre: répondez-moi nettement, voulez-vous me servir? dois-je compter sur vous?

## L E M A R Q U I S.

Eh! mais... assurément... sans-doute.

## D O R A N T E.

Vous me dites cela d'un air...

## L E M A R Q U I S.

Veux-tu que je me donne au diable?

## D O R A N T E.

Non: mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime; & qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, Monsieur le Marquis... Sans adieu.

## S C E N E VI.

LE MARQUIS, *seul.*

**A** la bonne heure, Baron : mais je commencerai toujours par épouser, moi. Ils sont excellens, ces Messieurs de Province ! Parbleu ! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi j'ai des dettes... Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir : Mons Dumont, mon Intendant, un fripon qui me vend au poids de l'or mon propre argent, & qui n'en a pas moins la rage de m'assaffiner de mes propres affaires : j'aimerois presqu'autant avoir un honnête homme.

## S C E N E VII.

LE MARQUIS, Mr. DUMONT.

LE MARQUIS.

**E**H bien, Monsieur, aurai-je de l'argent ?

Mr. DUMONT.

Oui, Monsieur le Marquis, vous en aurez, mais...

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes un homme charmant, adorable.

Mr. DUMONT.

Il faut auparavant signer ce papier : c'est une délégation sur....

LE

LE MARQUIS *signe sans lire.*

Fort bien, fort bien.

Mr. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête-homme, m'empêcher de dire à Monsieur le Marquis qu'il se ruine, & que s'il ne met ordre à ses affaires....

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur l'honnête-homme, volez-moi, pilliez-moi, cela est dans l'ordre, mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances: je ne vous en fais pas, moi; & je crois cependant que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous, Mons Dumont.

Mr. DUMONT.

Monsieur le Marquis plaisante, mais on a une conscience &...

LE MARQUIS.

Une conscience! Là regardez-moi sans rire si vous le pouvez, Mons Dumont. La conscience d'un Intendant!

Mr. DUMONT.

Eh! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh çà, Monsieur l'Intendant, mettez la main sur la vôtre... puisque vous en avez une, & convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires; mais, parbleu! laissez-moi du moins la satisfaction de me ruiner gaie-ment; & sans y penser.

Mr. DUMONT.

Ma foi, Monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement abboyé par une meute de Créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires ?

Mr. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauts-là ?

Mr. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience : ce seroit des plaintes perdues ; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne sçavent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie. Il me semble que c'est assez bien s'exécuter.

Mr. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalife...

LE MARQUIS.

Et si j'épousois la fille de ce logis, la petite Julie. Hem !

Mr. DUMONT.

Quoi ! Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Motus ; la chose n'est pas encore sûre, & jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire ; je veux à tout événement ménager Cidalife.

*Il tire sa montre.*

Il est près de cinq heures : il doit être jour chez la Comtesse : bon jour, Monsieur Dumont, dites à mes Créanciers que s'ils me fâchent, je resterai garçon.

## S C E N E V I I I .

LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
*suivie de trois laquais.*

LA COMTESSE.

AH! vous voilà, Marquis! Tenez vous autres, apportez ici ma toilette; & vous Comtois, faites descendre mes femmes: il fait dans ma chambre une fumée odieuse; & je vais me coëffer ici pour le Bal. Enfin cet éternel Baron en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, je n'en sçais trop rien: ces petits Provinciaux ont un amour bien tenace: il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

LA COMTESSE.

Franchement, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit cousin. Ma niece eût été très-malheureuse avec lui: c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore: c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

## LA COMTESSE.

Ma niece ne voudroit-elle pas auffi avoir un mari qui l'adorât ? C'est un enfant, cela ne sçait pas encore les usages : vous les lui apprendrez , Marquis : n'allez pas l'aimer au moins ?

## LE MARQUIS.

Quelle folie !

## LA COMTESSE.

Oh ! je sçais bien à qui je la donne : le bon-homme de pere fait des difficultés, mais on sçaura le réduire. Avouez , Marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalife ? J'en suis comblée. A propos, elle nous quitte la divine Cidalife ; elle part dans un moment pour Paris.. Mais dites-moi donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode ? Qu'y trouviez-vous donc tous de si ravissant ?

## LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se fouvient plus de ses charmes.

## LA COMTESSE.

Eile croit avoir des graces, ce ne sont que des mines ; je vous en avertis...

## LE MARQUIS.

Il est vrai..

## LA COMTESSE.

Une femme, qui joue le sentiment, comme si l'on y croyoit encore ; qui, à titre de bégueule respectable, ennuye tout le monde de ses tristes moralités, & fait un étalage de vertu... dont on n'est pas la dupe.

LE

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, Comtesse...

LA COMTESSE.

Mais vous la défendez cruellement, Monsieur.

## S C E N E I X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
CIDALISE.

LA COMTESSE.

**B**ON jour, Reine; tenez, nous parlions de vous  
le Marquis & moi, & nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS.

Oui, beaucoup.

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*Ecoutez, je vous en crois tous deux fort ca-  
pables.LE MARQUIS, *se recriant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très-capables. (*Elle jette les yeux sur  
un Domino étalé près de la toilette qu'on a apportée.*)

Vous avez-là un joli Domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant: oh ça, je vous demande pardon, Ma-  
da.

dame, mais je ne puis m'arrêter; mes chevaux sont mis, & il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'affaiblir!... nous quitter si vite... mais j'en suis furieuse.

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE.

Et ce pauvre Marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, Madame, il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie! moi qui suis votre amie.

CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, Madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter, au moins vous le devez.

CIDALISE.

J'y compte aussi comme je le dois, Madame...  
Laissez-moi aller de grace.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez.

CIDALISE.

Je vous en prie. Les voilà bien dans l'erreur.  
Allons vite nous habiller pour le Bal.

S C E.

## S C E N E X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

**V**OILÀ une petite personne bien complètement ridicule: vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, point: Elle a eu son moment de vogue, & vous sçavez..

LA COMTESSE.

Cela vous excuse, j'en conviens: mais voici le pere de Julie, laissez-moi avec lui, je vais le mettre à la raison, vous rentrerez dans quelques instans.

*Pendant les Scenes précédentes on a apporté la toilette: deux femmes habillées en vraies femmes de chambre avec le tablier blanc, des ciseaux au côté, &c. sont descendues.*

## S C E N E XI.

LA COMTESSE, GERONTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE se mettant à sa toilette.

**E**H bien, Monsieur, tout est-il prêt pour le Bal?

G E.

LES MOEURS DU TEMS,  
GERONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, & avec goût, j'ose m'en vanter : je ne vous parle point de la dépense; mais en vérité, ma sœur, je voudrois bien que pour l'intérêt de votre santé, vous priffiez des plaisirs moins fatiguans : dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau Soleil. . .

L A C O M T E S S E.

Eh si, Monsieur, c'est un plaisir ignoble : le Soleil n'est fait que pour le peuple.

G E R O N T E.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils font l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, & que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

L A C O M T E S S E.

Mais voilà qui est bien écrit, au moins ; vous lisez donc quelquefois, Monsieur, vraiment j'en suis ravie : je croyois votre Bibliotheque un meuble de parade : Oh! vous feriez mieux de consulter des gens de goût; le Marquis, par exemple, il vous dira que le Soleil éteint tout autre éclat, qu'il faut à la beauté un jour plus doux, qu'une jolie femme l'est sur-tout aux lumieres ; & qu'elle doit, comme les étoiles, disparoitre au lever du Soleil.

G E R O N T E.

Mais je connois des femmes qui. . .

L A C O M T E S S E.

Oui des especes; la petite Belise, par exemple,  
chez

chez qui nous soupâmes dernièrement ; je fus obligée d'en sortir à minuit , & d'aller avec le Marquis chercher quelque'endroit où passer la foirée.

GERONTE.

Où il a , comme vous , la fureur de veiller , le Marquis : je vous avoue , ma sœur , que plus j'y pense , & moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE *ironiquement.*

Dorante !

GERONTE.

Je sçais , comme vous , qu'il a des façons de penser très-extraordinaires , & qu'il soutient des theses...

LA COMTESSE *plus ironiquement.*

Dorante , Monsieur !

GERONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE *en baissant les épaules.*

Dorante !

GERONTE.

J'avoue...

LA COMTESSE *d'un ton imposant.*

Allez , allez , Monsieur , vous n'y pensez pas.

GERONTE.

Votre Marquis n'a rien , & croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom & un Régiment ; bien venu par tout , appelez vous cela rien ?

GE-

GERONTE.

A peu près, tout cela bien additionné, ne fait souvent en somme que de la fatuité, & des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, Monsieur, le mérite de la naissance...

GERONTE.

L'argent, morbleu! l'argent, voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte: dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel, *esprit, naissance*, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! si, l'horreur.

GERONTE.

Mon Dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens; je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous & à vos semblables.

GERONTE.

Parce que nous sommes des sots: cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE *d'un air imposant.*

Laissons cela, Monsieur, & revenons au Marquis: c'est un homme qui vous convient pour gendre.

GERONTE.

Mais, ..

LA COMTESSE *en bâillant.*

Oh çà, Monsieur, allez-vous me donner mes

va.

vapeurs? Vous êtes d'une contradiction...

GERONTE.

Non, non, ma sœur, non.

LA COMTESSE.

Ah! Vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité... ce sont des cheveux que mes nerfs, & vous avez la cruauté...

GERONTE.

Pardon, ma sœur, voilà qui est fait: le Marquis fera mon gendre... Il faudroit pourtant savoir si ma fille...

LA COMTESSE.

Votre fille, Monsieur, est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GERONTE.

On pourroit...

LA COMTESSE.

Le Marquis est en passe de tout: Il y a même un Duché dans sa Maison, qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret?

GERONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi.

LA COMTESSE.

*Ailleurs:* en vérité, Monsieur, vous vous servez de termes...

GERONTE.

Bon! N'allez-vous pas me chicaner sur un mot?

C

LA

LES MOEURS DU TEMS;  
LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

*Le Marquis rentre.*

Ah! Monsieur le Marquis, vous venez à propos:  
Voici le pere de Julie, qui agrée votre recherche,  
& s'en tient fort honoré.

GERONTE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur, qui...

LA COMTESSE.

Oh des complimens! de l'ennui... Allez, Monsieur,  
allez présenter Monsieur le Marquis à Julie: cela  
vaudra mieux que tous les complimens du monde.

S C E N E XII.

LA COMTESSE, FINETTE, & *une*  
*autre femme de la Comtesse.*

LA COMTESSE.  
Ces petits Bourgeois ont des idées bien étranges!  
mais parlons de quelque chose qui soit plus agréable,  
ne le trouves-tu pas charmant, Finette?

FINETTE.

Qui, Madame?

LA COMTESSE.

Le Marquis: mais c'est un homme unique.

FINETTE.

Je vois, Madame, qu'il a fort le bonheur de vous  
plaire.

LA

LA COMTESSE.

Affûrement (*Tout en causant la toilette va son train.*)  
 (voilà une boucle qui tombe, relevez-la) son air  
 m'enchante, son ton, ses manières; c'est qu'il est  
 de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi, Madame, je n'entens rien à cet honneur-  
 là, il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes  
 Dames: quant au Marquis, je n'oserois vous répé-  
 ter ce qu'on en dit: il vous plait, & je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie! comme vous mettez cette plu-  
 me! Eh, qu'en dit-on, je vous prie, Mademoiselle?  
 Parlez, je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, Madame, on dit que ce  
 n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois co-  
 quettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela? (vous m'affommez la tête.)  
 Vas, ma pauvre Enfant, les mots de fat & de coquet-  
 te ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hom-  
 mes aimables & les jolies femmes: Apprens de moi  
 que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, &  
 que, de son côté, avec de l'esprit & des grâces,  
 toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi, Madame?

LA COMTESSE *en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être

tre entouré d'une foule d'Adorateurs dont on fait le fort avec un souris, un mot, un regard? Une Coquette est la Reine du Monde: d'un coup d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, & ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité, & sans le cœur, Madame....

LA COMTESSE.

Tu lis de vieux Romans, ma pauvre Finette.

FINETTE.

Mais vous aimez le Marquis.

LA COMTESSE.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalife.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie, mais si elle venoit Cidalife, si Julie alloit plaire au Marquis.

LA COMTESSE *en se donnant des graces.*

Julie! Un Enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un.

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle: sans songer à plaire, Julie se montre & plait; on ne peut disconvenir qu'elle soit charmante.

LA COMTESSE *en baissant les épaules.*

Charmante! (donnez-moi d'autre rouge, celui-là est pâle comme la mort.)

FI.

F I N E T T E.

Elle a les plus beaux du monde.

LA COMTESSE *en mettant du rouge.*  
De grands yeux qui ne disent mot.

F I N E T T E.

La bouche

L A C O M T E S S E.

Trop petite.

F I N E T T E.

Le teint

L A C O M T E S S E.

D'une blancheur fade.

F I N E T T E.

Tous les traits

L A C O M T E S S E.

Sont bien si l'on veut : mais l'ensemble !

F I N E T T E.

Un caractère naïf &amp; vrai.

L A C O M T E S S E.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

## S C E N E X I I I.

LA COMTESSE, JULIE *en habit de Bal,*  
*les femmes de la Comtesse.*

L A C O M T E S S E.

AH! vous voilà, Julie, vous venez me faire  
voir votre habit de Bal... Fort bien... Il vous sied  
à merveille. (*A part.*) Quel air gauche!

C 3

JU-

JULIE.

Oh ! je vous assure , ma tante , que ce n'est point du tout - là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE.

*(A part)**(Haut.)*

Sa tante ! Eh ! qu'y a-t-il , Mademoiselle , de plus digne de vous occuper ? La parure met nos charmes en valeur : on n'y peut employer trop d'art & de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer ? On veut que je renonce à Dorante : mon pere me donne au Marquis ; il vient de me le déclarer & de me présenter à ce Marquis , qui m'a parlé d'un ton .. d'un air .. En vérité , ma tante , il croit en m'épousant faire beaucoup de grace à mon pere & à moi.

LA COMTESSE.

Au moins , Mademoiselle , est-il sûr qu'il vous fait honneur : avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens , & c'est bien en manquer que de dédaigner par orgueil des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées , Mademoiselle , ignorance des choses du monde : c'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le Marquis en état de figurer suivant son rang : il vous met lui à portée de briller dans une sphere qui n'étoit pas faite pour vous.

Vous

Vous serez présentée , vous irez à la Cour : Voilà l'essentiel.

J U L I E.

L'essentiel c'est de s'aimer, ma tante.

L A C O M T E S S E.

Fi donc , Mademoiselle ! Pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, & de vivre à la Cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie ? Allons, Finette , venez me passer mon Domino.

S C E N E XIV.

JULIE, *seule.*

**M**A tante a beau dire : être femme de qualité, vivre à la Cour, cela n'est point le bonheur. Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie , dit-elle ? Comme s'il y avoit-là quelque chose pour le cœur .. mais qui est ce masque ? ... Ah ! c'est vous Dorante ... (*A part.*) c'est à-présent que le cœur me bat.

S C E N E XV.

JULIE, DORANTE.

J U L I E.

**Q**UI cherchez-vous donc avec cet air furieux ?

D O R A N T E.

Qui je cherche , Mademoiselle ... on vous donne au Marquis, & j'ai un compliment à lui faire... Ah ! Julie ,

40 LES MOEURS DU TEMS,  
je n'espère qu'en vous; je meurs si vous m'abandonnez.

JULIE.

Calmez-vous, Dorante, vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime, c'est le vôtre: si ce mariage faisoit votre bonheur, je sçaurois vous perdre & mourir: mais vous voir indignement sacrifiée... non.

JULIE.

Tranquillisez-vous encore une fois, & soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au Marquis. Je me jetterai aux pieds de mon pere, il m'aime... mais on vient, modérez-vous de grace, & rentrons dans la salle du Bal concerter ensemble nos mesures.

---

## S C E N E XVI.

GERONTE.

CE Marquis ne plait pas à ma fille... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise. C'est une chose singuliere que les femmes, & cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre, elles se mettent à pleurer; on tient bon, elles sanglottent; si on ne se rend pas, ce sont des évauouiffemens, des vapeurs. On a beau avoir raison, & le leur prouver; il faut toujours finir par avoir tort, & faire ce qu'elles ont résolu... Après teut le Marquis est un homme

me

me de la Cour, ma fille fera présentée ; elle peut avoir un jour le tabouret.. cela est bien flatteur... Oui... la Comtesse le dit, & il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes confreres marient ainsi leurs filles.... J'entends les violons... actuellement le Bal est en train... ma foi c'est un plaisir bien fou... mettons-nous dans un coin, & dormons de notre mieux sur ce sofa.

*(Il se jette dans un coin sur un sofa).*

## S C E N E X V I I.

CIDALISE, *son masque à la main.*

LE Marquis me suit : il me croit à Paris : j'ai le même Domino que la Comtesse ; il me prend pour elle ; sçachons s'il me trahit.

*(Elle met son masque.)*

## S C E N E X V I I I.

CIDALISE, LE MARQUIS, GERONTE, *sur un sofa dans un coin.*

LE MARQUIS.

JE vous cherchois, Comtesse, je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante : j'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *prise pour la Comtesse.*

Que vous importe ?

42 LES MOEURS DU TEMS,  
LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie : c'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom & ma livrée; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle & moi. Quant au beau-pere, c'est un Intendant que je prends, & un Inrendant d'espece nouvelle. . .

GERONTE, *à part dans un coin.*

Un Intendant! Oui da, écoutons.

LE MARQUIS.

D'ordinaire nos Intendans nous ruinent; & je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci. mais.

CIDALISE, *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie! Le traître.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Eh bien! mais. . .

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait: Géronte n'a consenti qu'avec peine, & je crains que Dorante & Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez vous-même quelque chose qui vous arrête, & que Cidalise vous tient encore au cœur?

LE MARQUIS.

Cidalise! Ah! vous plaifantez, Comtesse.

CIDALISE.

Non: toute sa rivale que je suis, je l'estime, &...

LE

## L E M A R Q U I S.

Oh ! parbleu Comtesse , encore un coup , vous voulez rire : une petite minaudiere , qui a la prétention du sentiment ; de l'affectation au lieu de graces ; du jargon , au lieu d'esprit : vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt , & combien vous & moi l'avons chamarrée de ridicules.

C I D A L I S E , à demi baut.

L'abominable homme !. , Contraignons-nous encore.

L E M A R Q U I S , la reconnoissant.

C'est la voix de Cidalise , ô Ciel. , Tâchons de nous retourner.

C I D A L I S E.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main ; & vous devez du-moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

L E M A R R U I S.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus longtems. Belle Cidalise cessez de feindre , je vous ai reconnue d'abord.

C I D A L I S E.

Quoi , Monsieur le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Oui , Madame , pour vous punir de votre méfiance , j'ai feint de vous prendre pour la Comtesse ; mais quelle différence ! Elle a bien quelque chose de votre taille & de votre voix , mais cette grace toute particuliere , mais cette façon noble de se présenter

(En ce moment la Comtesse arrive masquée , & avec

*un Domino pareil à celui de Cidalise, & s'approche doucement d'elle & du Marquis.)*

CIDALISE, à part, l'apercevant.

Bon! voilà la Comtesse .. Le hasard est heureux.. (*Haut.*) On ne peut nier, Monsieur le Marquis, que la Comtesse n'ait des charmes.

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut tout au plus se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, à part.

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE.

N'ai-je pas entendu quelque bruit?

*(Le Marquis se tourne du côté que Cidalise lui montre, qui est opposé à celui où est la Comtesse: pendant ce tems-là, Cidalise substitue la Comtesse à sa place, en lui disant à l'oreille:)*

A vous le dez, Comtesse.

LE MARQUIS, se retournant.

Il n'y a personne. Que disiez vous de la Comtesse?

LA COMTESSE, qui a pris la place de Cidalise.

Mais je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit.

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas. Pour moi

moi je n'ai vu à la Comtesse que des airs & des prétentions : joignez-y le ridicule de traiter Géronte de petit Bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frere, & ses vapeurs de commande que ce bēnet de frere prend pour bonnes.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS:

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes!

CIDALISE, *qui a passé de l'autre côté, le tirant par la manche,*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithete de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GERONTE, *s'avangant.*

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez-bon, Monsieur le Marquis, que je me joigne à ces Dames, & que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre Intendant: je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

SCENE XIX & dernière.

JULIE, DORANTE, & tous les Acteurs précédens.

JULIE.

SOUFFREZ, mon pere, que Dorante & moi embrassions vos genoux.

GE.

LES MOEURS DU TEMS,  
GERONTE.

Levez-vous, ma fille; embrassez-moi Dorante,  
vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *se retirant.*

Monfieur ... je vous baife les mains.

DORANTE.

Ah! Monfieur, quelles graces..

JULIE.

Ah! mon pere, quels remercimens!

GERONTE, *à la Comteffe.*

Eh bien! ma fœur, vous voyez que j'avois raifon:

LACOMTESSE.

Oui, Monfieur, mariez votre fille avec Dorante,  
j'abjure à jamais le Marquis & fes semblables.

GERONTE.

C'est bien dit .. Continuois le Bal.. Je n'aime  
pas la danfe; mais je fuis fi content d'être défait de  
ce vaurien de Marquis, que jamais fête ne m'aura  
tant diverti .. Et vous, mes Enfans, donnez vous  
la main, & aimez vous bien tous deux, en dépit  
de la Mode & des Mœurs du tems.



---

COUPLETS  
POUR LE DIVERTISSEMENT.

FEINDRE & jouer le sentiment,  
Offrir aux desirs de l'Amant  
L'espoir d'une prompté défaite,  
Sembler toujours prête à céder,  
Et ne jamais rien accorder :  
Ce sont les mœurs de la Coquette.



DE sa belle & sage moitié  
Négligeant la tendre amitié,  
Damis est son époux sans l'être :  
Par air il est pris & quitté ;  
Il quitte & prend par vanité :  
Ce sont les mœurs du Petit-maître.



INSENSIBLE à la vanité  
D'avoir un fat de qualité,  
Dont la flamme à cent se partage ;  
Préférer un époux amant,  
Qu'on aime bien naïvement :  
Ce sont-là les mœurs du jeune âge.

TEL

TEL fait le procès aux humains,  
 Les nomme fous, méchans & vains,  
 Qui n'est pas de meilleure étoffe ;  
 Mais les servir, & non les fuir,  
 Les plaindre, & non pas les haïr :  
 Ce sont les mœurs du Philosophe.



AIMER & l'honneur & son Roi,  
 Etre en amour léger, sans foi,  
 Ridiculiser la constance,  
 Sybarite ensemble & Soldat,  
 Du plaisir voler au combat :  
 Ce sont-là les mœurs de la France.



Ce tems dont nous peignons les mœurs,  
 N'abonde que trop en censeurs,  
 Aux nouveautés ils font la guerre ;  
 Mais moins sévères qu'indulgens,  
 Vous encouragez les talens :  
 Ce sont-là les mœurs du Parterre.

F I N.





AB-57937

S

[26]

X2337562



Saurin, Bernard Joseph  
**LES MOEURS**

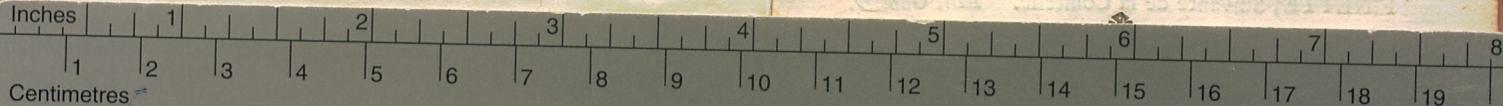
**DU TEMS,**

**COMÉDIE.**

**EN UN ACTE.**

*Représentée pour la première fois par les Comédiens François, le vingt-deux Décembre*

1760.



**Farbkarte #13**

**B.I.G.**

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

